

N° 5 EPISODES ET VIES RÉVOLUTIONNAIRES N° 5
COLLECTION AUTORISÉE PAR LA SOCIÉTÉ DES VIEUX BOLCHEVIKS DE MOSCOU

S. KÉDROV

UNE IMPRIMERIE CLANDESTINE



1932

BUREAU D'ÉDITIONS 132, Faub. St-Denis, PARIS (10^e)

Une imprimerie clandestine

Où et comment on trouvait le matériel et les matières premières pour monter une imprimerie clandestine

L'« organisation des imprimeries clandestines », tel est le titre que l'on pourrait donner à l'une des pages les plus émouvantes de l'histoire du mouvement révolutionnaire russe.

Au XIX^e siècle, vers 1860 (la première tentative d'organisation d'une imprimerie clandestine fut faite à Moscou en 1861), des groupes démocrates révolutionnaires (*narodniks*¹) et, à la fin de 1880, des organisations social-démocrates, créèrent un certain nombre d'imprimeries clandestines dans lesquelles on imprimait les appels, les tracts, les brochures, les journaux du Parti et même des revues assez importantes.

Monter une imprimerie dans l'atmosphère d'espionnage, de terreur créée par l'autorité (les révolutionnaires arrêtés étaient bien souvent condamnés à mort) était une besogne très difficile exigeant du courage, de l'abnégation et une grande présence

1. *Narodniks* (littéralement populistes). — Radicaux russes, prédécesseurs et plus tard adversaires des marxistes. Les *narodniks* voyaient dans les anciennes institutions rurales de la Russie — le *mir*, communauté paysanne — les bases d'une évolution vers le socialisme.

d'esprit. Il fallait encore avoir les moyens pécuniaires indispensables pour l'achat du matériel d'imprimerie et des machines, pour la location d'un local convenable et pour le paiement des ouvriers. A l'aube du mouvement révolutionnaire russe ces moyens étaient forts réduits et on ne se les procurait qu'à grand'peine.

Mais en triomphant de tous ces obstacles, on acquérait un grand fonds d'expérience révolutionnaire pour l'organisation des imprimeries clandestines. Au moment de la première révolution russe de 1905, la classe prolétarienne avait déjà en mains les armes bien trempées de la presse de classe prolétarienne, forgées dans le secret des imprimeries illégales et semi-légales.

Comment se créaient donc ces « laboratoires » secrets de notre presse ?

La difficulté principale était de trouver les machines nécessaires. Le moins difficile était de se procurer du papier. On pouvait l'acquérir sans risque, par petites quantités, par exemple une main, dans n'importe quelle papeterie. Si une grande quantité de papier était nécessaire on en faisait l'achat par l'intermédiaire du propriétaire d'une imprimerie ou d'une autre personne « convenable », sympathisant avec les révolutionnaires, ou intéressée à cet achat. De même, on pouvait acheter sans risque n'importe quelle quantité de papier, surtout au comptant, avec un document fictif, telle une commandé de firme de province, etc... Si un papier spécial était nécessaire comme, par exemple, pour l'imprimerie clandestine de Bakou qui réimprimait *l'Iskra*¹ (éditée à l'étranger) et qui avait besoin pour

1. *L'Étincelle*, organe du Parti social-démocrate de Russie.

cela de papier de soie ne se fabriquant pas en Russie, on trouvait quand même moyen de le faire venir de l'étranger, par l'intermédiaire d'employés supérieurs des grandes firmes ayant des rapports commerciaux avec les pays étrangers.

On commandait à des menuisiers connus ou à des artisans quelques pièces nécessaires, mais non assemblées. On commandait, par exemple, de petites caisses plates ordinaires dans une menuiserie et dans une autre on achetait une certaine quantité de planchettes de grandeurs différentes et on confectionnait la caisse soi-même à l'aide de colle et de clous. C'est ainsi que se constituait une imprimerie primitive illégale avec tous les accessoires indispensables à une imprimerie clandestine.

L'encre d'imprimerie était également facile à obtenir, d'autant plus qu'il en fallait fort peu. Il était facile de la préparer soi-même. On achetait pour cela 10 livres d'huile cuite (d'imprimerie), trois ou trois livres et demie de noir de fumée ordinaire et on faisait du tout un mélange que l'on triturait soigneusement.

Il était bien plus difficile d'obtenir des caractères d'imprimerie. Pour s'en procurer les compositeurs membres du Parti social-démocrate ou sympathisants volaient généralement des caractères dans les imprimeries légales où ils travaillaient et les remettaient à l'organisation du Parti. Cette façon de faire était très risquée, car il y avait des agents de la police secrète dans presque chaque imprimerie. Ces agents surveillaient tout d'un œil vigilant et faisaient part à leurs chefs du moindre incident se rapportant à ceux qui éveillaient le moindre soupçon. Il fallait prendre les caractères non dans les casses, mais par paquets entiers, par lignes composées, afin de pouvoir s'en servir immédiatement,

sinon il arrivait qu'on eût un tas de lettres semblables, tandis que d'autres manquaient totalement et le travail se trouvait alors arrêté. Il était rare qu'on pût avoir des caractères identiques, les publications des imprimeries clandestines se distinguaient d'habitude par les formes variées de leurs caractères.

On employait plus rarement le système d'achat des caractères dans les imprimeries et les fonderies de caractères d'imprimerie. Cela s'expliquait parce que la vente des caractères était surveillée assez sévèrement et qu'il fallait avoir une permission spéciale pour en acheter. Il fallait tenir compte aussi des ressources, ce qui jouait un rôle assez important, car les caractères coûtaient fort cher et la plupart des organisations du Parti manquaient souvent d'argent pour les besoins les plus urgents.

Il était de règle d'acheter au comptant les machines à imprimer indispensables dans les grandes imprimeries clandestines. Cela se faisait avec l'aide, ou par l'intermédiaire, de propriétaires d'imprimeries et, également, avec des permis fictifs; il y eut même des cas où l'on fit venir les machines de l'étranger. Il fallait être très prudent dans les achats, car le vendeur se rendant compte qu'il se trouvait dans une position avantageuse — les révolutionnaires ne pouvant porter plainte contre lui — faisait tout son possible pour tromper son client d'occasion.

A. Enoukidzé raconte dans ses Mémoires, comment on avait acquis deux imprimeuses pour une grande imprimerie clandestine à Bakou, la première, en 1900 et la seconde, en 1903.

En parlant de la première imprimeuse, Enoukidzé écrit :

Pour acheter une imprimerie il fallait, en ce temps-là, un permis du gouverneur. Ketzchovili (l'organisateur de l'imprimerie clandestine) se rendit à Tiflis.

Là, chez des typos de sa connaissance, il put avoir la forme du permis et en faire une copie. On commanda le cachet du gouverneur de Bakou, Svetchine, et on parvint à avoir sa signature calquée. Tout cela fut fait à Tiflis. Le permis donnant le droit d'ouvrir une imprimerie dans n'importe quelle ville du Caucase fut transcrit au nom de David Iosifovitch Démétrachvili (c'était sous ce nom que vivait Ketzchovili) et signé par le gouverneur de Bakou d'alors, Svetchine. Avec ces documents, il fut vite d'accord avec un propriétaire d'imprimerie de Bakou pour l'achat d'une vieille imprimeuse du format d'une feuille de papier, payable 900 roubles. L'affaire fut conclue, mais, comme cela arrivait souvent alors dans nos organisations, nous manquâmes d'argent. Cependant, à force de cotisations et de prélèvements sur les maigres salaires, on parvint à réunir la somme nécessaire.

La seconde imprimeuse dont parle A. Enoukidzé fut reçue en 1903 après de grandes difficultés et à la suite d'une aventure originale : son acheteur fut obligé de se voler soi-même :

L'achat d'une nouvelle imprimeuse fut confiée à Simon (Enoukidzé) qui le fit par l'intermédiaire d'un nommé Ovanessiantz, propriétaire d'une petite imprimerie légale à Bakou à l'enseigne « Aror ». Simon ayant un passeport au nom de G.M. Lejavy menait une vie légale, fréquentait les industriels et se faisait passer pour un employé de la société « Force électrique » dont l'un des directeurs était Krassine. Simon déclara à Ovanessiantz qu'il devait organiser une imprimerie pour le service de la société... et dans ce but il conclut une affaire avec Ovanessiantz pour l'achat d'une machine à l'étranger, ainsi que de caractères et d'autres pièces nécessaires chez Léman à Pétersbourg.

Le propriétaire de l'« Aror » accepta cette affaire moyennant une commission. Il aida à choisir une machine d'après le catalogue d'une fabrique de machines à Augsbourg. Elle fut achetée à Leipzig pour 2.100 roubles. C'était une imprimeuse tout à fait neuve du genre des presses mécaniques du format de l'*Iskra*, ou d'une double page. Elle donnait en moyenne plus de douze cents exemplaires à l'heure.

Mais quand la machine arriva à Bakou et que le propriétaire de l'« Aror » en prit livraison, ses yeux s'allumèrent d'envie, son esprit entreprenant lui suggéra l'idée de renouveler son ancienne imprimerie et de fourrer à Simon une de ses vieilles imprimeuses. Quand Simon se présenta chez lui pour prendre livraison de la machine, Ovanessiantz lui déclara: « Si tu veux, prends cette vieille machine! Je ne te donnerai pas la nouvelle ». Simon, voyant l'air obstiné et décidé de ce petit proprio, ne discuta pas, il lui dit seulement qu'il réfléchirait et viendrait dans deux jours chercher une réponse définitive.

Il était clair que rien ne pouvait changer la résolution du propriétaire de l'« Aror ». La machine avait été adressée à sa maison, son désir de renouveler son imprimerie était intense. La machine emballée dans trois grandes caisses se trouvait dans un dépôt situé dans une ruelle absolument déserte la nuit, près de la rue des Téléphones et loin de l'imprimerie « Aror ». Simon décida de risquer le coup.

Le logement secret de la nouvelle imprimerie était déjà trouvé. Simon se rendit la nuit avec plusieurs camarades au local où était gardée la machine venue de l'étranger, força les serrures et l'emporta au n° 11 de la première rue Parallèle. C'est là que fonctionna notre principale imprimerie clandestine jusqu'à sa liquidation en janvier 1906. En forçant le local et en chargeant les caisses sur un camion, nos camarades, Simon en tête, travaillaient d'une manière si hardie et si assurée, que le policier se trouvant à côté, à son poste, n'eut même pas l'idée qu'ils n'étaient pas les véritables propriétaires du chargement. En hissant une caisse trop lourde l'un de nos camarades, Ivan Stouroua, je crois, cria au policier: « Donnes-nous un coup de main, pays! », ce que l'autre fit volontiers.

Quand le propriétaire de l'imprimerie apprit le vol de la machine, il entra dans une grande colère et menaça Simon de le tuer, mais ayant reçu en réponse une menace identique, il crut prudent de se taire.

La lutte pour le local

La question du local était l'une des plus importantes de l'organisation d'une imprimerie illégale; la découverte par la police d'un grand nombre d'imprimeries fut due au fait qu'on ne se rendait pas assez secrètement au local.

En province, dans les petites villes, on organisait d'habitude des imprimeries dans de petites maisons, ou encore dans des chambrettes avec entrée particulière, dans des maisons isolées, le plus loin possible, à l'extrémité de la ville, dans les quartiers ouvriers. C'était fort heureux si la maison était entourée d'une palissade ou se trouvait dans un jardin. Cette maison, inoffensive à première vue, n'éveillait alors aucun soupçon avec ses fenêtres aux rideaux épais et aux volets clos.

Cet éloignement de la rue contribuait aussi à atténuer dans le silence de la nuit le bruit que le rouleau faisait par son va-et-vient. Comme dans une maison pareille on pouvait toujours s'attendre à la venue de quelque étranger, tout le travail se faisait habituellement la nuit, le jour on dormait. Dans de telles imprimeries le travail se faisait en petit, de sorte qu'on transportait sur soi, sous ses vêtements, la production et les « matières premières ». Le matériel tout à fait primitif était caché, après le travail, soit au grenier, ou derrière le poêle, dans un réduit, ou encore dans le bûcher, etc...

Ce genre de vie retirée des habitants de la mai-

sonnette attirait l'attention des voisins, des badauds: les langues marchaient, on déblatèrait de toutes les façons. La curiosité des commères les poussait à fourrer leur nez partout, à surveiller, à écouter. Bientôt la police apparaissait et l'imprimerie terminait sa courte existence, si elle n'avait pas eu le loisir de déménager à temps. Certaines imprimeries erraient pendant longtemps de place en place. En moyenne, l'existence d'une imprimerie clandestine ne dépassait guère six mois.

Dans les capitales et dans les grandes villes industrielles on organisait aussi les imprimeries dans les quartiers peuplés, dans les maisons ayant un grand nombre de logements, on choisissait les maisons avec cour à double issue, les logements à double sortie (escalier d'honneur et de service). Ces locaux avaient cet avantage qu'on y pouvait entrer et sortir à n'importe quelle heure sans attirer l'attention, on pouvait apporter et remporter sans difficulté les « matières premières » et la « production ». Dans ces logements on ne pouvait imprimer que de façon imparfaite, car il était dangereux de travailler sur des machines compliquées, comme, par exemple, une « Boston ». Si par toutes sortes de moyens on parvenait à diminuer le bruit pendant le travail — et on travaillait habituellement le jour — il était néanmoins très difficile de dérober les machines aux yeux étrangers.

Il arrivait souvent que dans ces logements on reçût des visites indésirables, sous prétexte de vérifier le chauffage, le tout-à-l'égout, l'électricité, etc... Il arrivait aussi que des techniciens de l'hôtel de ville arrivassent pour mesurer la surface du logement, ils pénétraient partout et, bien souvent, c'étaient des agents de la Sûreté qui agissaient de

la sorte, visitant ainsi les logements qui leur paraissaient suspects.

Bref, l'organisation des imprimeries illégales ne pouvait se faire avec assez de mystère pour les mettre à l'abri des visites de la police, qu'elles fussent situées dans des locaux ordinaires ou dans des maisonnettes isolées, dans des galetas ou des logements de grandes maisons ou dans leurs sous-sols.

Pour qu'ils pussent convenir, les locaux devaient avoir deux parties: premièrement, la surface dite « habitable »: chambres, cuisine, corridor, etc.; deuxièmement, la partie non désignée dans le bail ou qui était comprise sous la rubrique: dépendances. Les cabinets noirs, les sous-sols, les caves se rapportaient à cette rubrique. Dans la première partie du local — le logement — était située la partie légale de l'entreprise ouverte à tous; la deuxième partie était affectée à l'imprimerie et était isolée le plus possible de la partie légale. Lors de la location, on prêtait le plus d'attention non à la partie habitable, à la « surface », mais au « sein » de la terre, aux sous-sols.

L'histoire de deux imprimeries bolchéviks organisées l'une à Bakou, l'autre à Moscou, nous montre avec quel art étonnant on préparait de semblables locaux destinés à une imprimerie clandestine. Nous donnons ici une courte description des locaux de ces deux imprimeries.

L'imprimerie de Moscou organisée, en 1905, au numéro 5 de la rue Lessnaya, près de la prison de Boutirki, occupait, au premier, dans une maison de trois étages, un magasin à l'enseigne fictive de : « Commerce de fruits secs de l'Orient ».

Du côté de la rue Lessnaya, le magasin se distinguait fort peu des autres entreprises commerciales. Un comptoir, des planches, avec, à l'étalage,

des échantillons de marchandises orientales, des coffres et encore quelques autres « décors ». Un petit logement, chambre et cuisine pour les « patrons », y attenait.

Derrière le comptoir se trouvait une trappe; elle s'ouvrait sur un escalier conduisant au sous-sol. Ce sous-sol se louait avec le magasin, on y mettait les marchandises et les caisses vides.

Un camarade travaillant dans cette imprimerie, G. Stouroua, décrit de la manière suivante l'arrangement de la partie secrète du local :

Selon le plan de Enoukidzé (Simon) il fallait creuser un puits dans le sous-sol; dans une des parois de ce puits, percer un tunnel latéral, puis creuser un local convenable afin de pouvoir y installer l'imprimerie. Pour cacher notre jeu, nous proposâmes au propriétaire de la maison de creuser un puits dans le sous-sol prétextant que cela était indispensable pour l'assécher. Le propriétaire y consentit et fit creuser un puits profond. Toute la terre du puits fut entassée par nous dans le sous-sol. Ceci fait, nous entreprîmes un travail minutieux. le percement du tunnel... A une hauteur de 80 cm. à peu près, nous fîmes dans le puits une ouverture carrée et nous commençâmes le percement du tunnel.

Tant que nous ne fîmes pas arrivés aux fondations, le travail marcha à peu près normalement. Mais nous avions tant de terre amoncelée dans le sous-sol qu'il devint impossible de l'y conserver, il était impossible aussi de la jeter dans la rue ou dans la cour sans éveiller les soupçons des voisins. Nous décidâmes alors de mettre toute cette terre dans des caisses et des tonneaux que nous expédiâmes « poste restante » dans différentes villes de Russie. De cette façon nous donnions l'impression que notre commerce marchait bien...

Quand nous atteignîmes les fondations, nous constatâmes qu'elles avaient plus d'une archine [0,71 cm.] d'épaisseur. Elles étaient si bien maçonnées que nous ne pûmes les entamer durant deux semaines. Nous nous adressâmes alors au camarade Krassine, en le priant de nous indiquer un moyen

nous permettant de continuer notre travail. Il nous envoya un liquide chimique (dont j'ai oublié le nom), nous en arrosâmes les fondations et au bout de trois ou quatre heures nous réussîmes à les percer. Quand nous nous trouvâmes sous la cuisine, nous commençâmes à enlever la terre afin de préparer la chambre devant servir d'imprimerie. Le tunnel avait à peu près 14 pieds de long. La chambre où devait être l'imprimerie avait environ 10 pieds de largeur et un peu plus de 7 pieds de hauteur (exactement 5 pieds $\frac{2}{3}$ de longueur, 14 pieds $\frac{2}{3}$ de largeur, 7 pieds de hauteur). Là, nous plaçâmes l'imprimeuse — l'américaine — puis, pour économiser la place, nous creusâmes une fenêtre dans le mur de terre servant spécialement à placer les casses de composition. Quand nous avions besoin de l'une ou de l'autre casse nous l'enlevions puis, la tenant inclinée, nous composions. Il n'était possible de travailler qu'à trois ou quatre personnes: deux composaient et une imprimait.

14 pieds $\frac{2}{3}$ de largeur

Nous voyons par ce qui précède que la partie du local destinée à l'imprimerie se trouvait en dehors du local légal, elle était organisée dans le sous-sol, sous le plancher (en russe : *podpolom*) ; c'est pourquoi une imprimerie semblable peut être appelée dans le vrai sens du mot *podpolnaïa*, ce qui signifie : imprimerie « sous le plancher » ou clandestine.

Le tunnel qui conduisait à cette imprimerie et l'ouverture carrée qu'on y avait faite étaient si étroits qu'on ne pouvait y passer qu'à plat ventre. Lorsque les travailleurs étaient entrés à l'imprimerie, l'ouverture carrée se fermait par une petite porte faite d'une double rangée de planches entre lesquelles on avait mis de la terre, grâce à cette précaution, si l'on frappait les parois du puits et le mur où était l'ouverture on n'entendait que le même son sourd.

les parois du puits...

L'entrée du tunnel et de la chambre où nous travaillions — écrit G. Stouroua — était si bien cachée que si on était venu perquisitionner chez nous, on n'aurait pu, en aucun cas, découvrir l'imprimerie.

Nous invitâmes un jour un représentant du Comité central à nous rendre visite. Nous lui dîmes : « Dans ce sous-sol se trouve une imprimerie, veuillez nous indiquer où elle est. » Il visita, naturellement, le sous-sol et n'y vit que des caisses, des tonneaux et des sacs. Il n'y vit rien qui ressemblât à une imprimerie.

merie. Il se mit alors à frapper les murs du doigt, regarda au fond du puits. Il descendit, en frappa les parois, mais ne put rien découvrir. A la fin des fins, il s'avoua vaincu et déclara qu'il ne pouvait rien trouver.

Le local de la deuxième imprimerie fut organisé à Bakou selon les mêmes principes, l'organisateur fut la même personne (Enoukidzé). C'est pourquoi sa description, donnée par L. Krassine, sera brève.

Bien que cette imprimerie fût plus vaste, son matériel consistant en vieilles machines ne satisfaisait pas le camarade Simon. Il proposa d'acquérir une nouvelle imprimeuse de l'usine d'Augsbourg et, avec l'opiniâtreté qui lui était propre, obtint de la faire venir de l'étranger. Pour son aménagement on décida de trouver un nouveau local et d'installer le tout de telle sorte qu'aucune perquisition de la police ne fût à craindre.

Le local où fut installée et où fonctionnait cette machine se trouvait relié par un passage souterrain à la maison habitée par les ouvriers compositeurs et imprimeurs; ce passage était fermé par une lourde trappe en béton qu'on ne pouvait découvrir sans être dans le secret. Le local de l'imprimerie était éclairé au moyen d'une lampe à alcool munie d'un manchon. Ce local ne possédait ni portes, ni fenêtres, il se trouvait au milieu de grands bâtiments voisins contenant des remises, des écuries, des granges pour l'avoine, l'orge et le fourrage. Si on avait mesuré le bâtiment voisin et si, d'après ces mesures, on avait dressé un plan des lieux, on aurait remarqué qu'il y avait, au milieu, une certaine place vide et qu'aucun chemin ne conduisait à cette place. C'était justement à cette place que se trouvait notre imprimerie, reliée par un passage secret à la maison voisine où habitaient Enoukidzé et d'autres camarades. La police de Bakou et ses gendarmes étaient naturellement trop peu intelligents pour découvrir une telle imprimerie; et, même au cas où tout le personnel eût été arrêté, l'imprimerie elle-même n'aurait pas disparu, il aurait suffi pour la remettre en activité de louer de nouveau la maison où habitait S.A. Enoukidzé et où se trouvait ce passage secret con-

duisant sous le bâtiment des écuries et des granges. Ce dernier bâtiment appartenait à un cocher tatar, ami de Simon, et qui ne nous aurait jamais trahi. Grâce à cet excellent aménagement et, il faut le dire, grâce à l'organisation parfaite du travail, ces imprimeries fonctionnèrent sans arrêt sans éveiller aucun soupçon de la police ou des gendarmes bien que leur production fût considérable. Lors de la première révolution russe, en 1905, à la suite de la période, si courte, comme on le sait, des « libertés », le Comité central décida de liquider l'imprimerie de Bakou. A.S. Enoukidzé se rappelle que Lénine était opposé à cette liquidation, « il plaignait les camarades qui se passionnaient pour les libertés » d'Octobre et s'imaginaient que la liberté de la presse serait accordée de telle façon qu'il ne faudrait plus murer les gens dans les sous-sols.

En choisissant le local qui devait abriter une imprimerie illégale, il fallait soigneusement peser le pour et le contre: tenir compte de l'entourage et de l'endroit où était situé le local, voir si celui-ci se trouvait dans le fond d'une cour ou s'il donnait sur la rue, si la maison avait de nombreux logements et si le va-et-vient des locataires était intense, à quelles classes sociales appartenaient les locataires, si la maison avait une double sortie, si on fermait les portes et à quelle heure. Tous ces points avaient une grande importance. En somme on peut dire que dans les quartiers animés et dans les maisons ayant de nombreux locataires, la liaison de l'entreprise illégale avec le dehors était facilitée, mais les mêmes circonstances facilitaient la surveillance de la police et nous empêchaient de la déjouer.

O. Piatnitski, ayant visité une imprimerie illégale dans la maison Yourassov, boulevard Rojdestvenski, écrit ce qui suit dans un article consacré aux imprimeries clandestines de Moscou en 1904-1910 :

La rue Sretenka était très animée, mais en face de

la boutique se trouvait une maison, des fenêtres de laquelle on pouvait voir tout ce qui se passait dans la boutique, en diagonale se trouvait le boulevard d'où l'on pouvait facilement la surveiller. Il faut ajouter à cela que, juste en face de la boutique, se trouvait un flic en faction.

L'installation intérieure du local avait une importance capitale pour le succès de l'œuvre. Le travail se faisait dans les conditions pénibles du vrai « sous-sol ». Comme nous l'avons vu précédemment, les imprimeries se trouvaient souvent sous terre. Cela engendrait un tas de difficultés supplémentaires. Les questions de ventilation et d'éclairage étaient surtout de ce nombre. Une mauvaise ventilation et un système défectueux d'éclairage avaient une influence défavorable sur la santé des ouvriers imprimeurs.

Pour les imprimeries à la surface du sol, ces questions ne se posaient pas. Pour aérer on pouvait utiliser les fenêtres, les vasistas, les cheminées, enfin les murs eux-mêmes qui laissaient passer l'air. De même on pouvait se servir de n'importe quel éclairage. Le cas était tout différent lorsqu'il fallait travailler dans un endroit fermé de tous les côtés, dans un sous-sol ou un local humides, l'humidité ne laissant pas non plus passer l'air. Dans ces cas, souvent l'amélioration de l'éclairage viciait davantage encore l'air du local.

L'imprimerie de Bakou, nous l'avons dit précédemment, était éclairée par une lampe à alcool avec manchon; dans celle de Moscou, le système d'éclairage était plus défectueux.

Nous avions deux bougies qui brûlaient constamment, écrit G. Stouroua, car il était impossible de se servir d'une lampe à pétrole et il était dangereux d'installer l'électricité, car en cas de perquisition on aurait pu suivre les fils électriques.

Les révolutionnaires refusaient d'employer l'éclairage à la lampe, qui, absorbant le peu d'oxygène disponible, pouvait provoquer la mort des ouvriers. Bien que l'imprimerie de Bakou fût plus vaste que les autres, elle dut se servir de ventilateurs artificiels.

L'été de 1904, écrit A.S. Enoukidzé, nous fûmes obligés de percer une petite fenêtre dans le toit, au-dessus de laquelle nous construisîmes une petite guérite de bois et un vasistas en dessous. Sur les toits plats des maisons musulmanes il n'était pas rare de voir de pareilles fenêtres; la nôtre ne pouvait pas, par conséquent, attirer l'attention.

Il était très difficile d'établir la ventilation, là où on ne pouvait se servir d'un système de ventilation ordinaire. Dans ces cas, par certaines réactions chimiques, on débarrassait l'air de son acide carbonique.

Dans de telles conditions le travail ruinait la santé des révolutionnaires. On peut en juger par l'exemple de G. Stouroua qui, ayant travaillé pendant une année à peu près à l'imprimerie de Moscou, contracta une laryngite et une adénite tuberculeuses. Il dut se soigner pendant 7 ou 8 ans.

Comment on « camouflait ». Les fautes inévitables

Lorsqu'un local clandestin était organisé et aménagé, cela ne voulait pas dire que la question de la presse clandestine fût résolue. Les révolutionnaires devaient trouver le moyen de « masquer légalement », à l'aide d'une habitation tranquille, la partie clandestine de l'entreprise.

Il a été démontré qu'un succès complet ne pouvait être assuré que si le travail journalier se faisait dans ces conditions d'isolement du dehors. Aussi, depuis longtemps déjà, les travailleurs du « sous-sol » avaient divisé leur imprimerie en deux parties distinctes, la partie illégale et la partie légale.

Cette dernière devait servir de « bouclier » légal à l'imprimerie, être reliée constamment à l'organisation du Parti et, en général, avec le dehors et, enfin, procurer à l'entreprise tout ce qui lui était nécessaire.

L'organisation d'un « bouclier » ne réclamait pas moins d'art que celle de l'imprimerie. Dans ce but on installait une entreprise quelconque soit commerciale, soit industrielle. A Moscou, nous l'avons vu plus haut, l'imprimerie fonctionnait à l'enseigne : « Commerce de fruits secs de l'Orient ». A Bakou l'imprimerie se trouvait dans un atelier de fabrication de caisses qui servaient non seulement de

trompe-l'œil, mais encore à l'emballage de la littérature illégale qu'on expédiait dans différentes villes. Il y a des cas connus où, dans le même but, on ouvrait une boulangerie ou un atelier quelconques : cordonnerie, reliure, menuiserie, serrurerie. D'après G. Strououa, Simon Enoukidzé avait proposé pour cacher l'imprimerie de Moscou d'ouvrir un grand caveau de vins où on aurait pu faire descendre sans être remarqués, l'imprimerie avec les tonneaux de vin.

Pour dissimuler une imprimerie, on se servait encore d'un logement provincial petit-bourgeois aux fenêtres garnies de géraniums, de rideaux à fleurs et d'une cage à serin. L'inconvénient d'un logement privé résidait dans la difficulté d'expliquer aux voisines les raisons pour lesquelles on amenait et emmenait souvent des ballots.

Il y avait encore d'autres difficultés. Le choix du « bouclier » dépendait souvent du nombre des militants, de leur profession, des fonds disponibles, etc...

D'une part il arrivait que, par inadvertance, pour se faire un « bouclier » légal, on créait des entreprises qui, aux yeux du gouvernement tzariste, n'inspiraient pas confiance, telles que : librairies, bibliothèques, etc. Quelquefois on installait des épiceries, des thés, dans lesquels naturellement passait beaucoup de monde : acheteurs, buveurs, etc. Le résultat était que l'imprimerie illégale ne faisait pas long feu, car parmi tout ce monde se trouvait forcément des agents de la Sûreté qui entraient là comme par hasard filant quelqu'un.

D'autre part les révolutionnaires inexpérimentés essayaient de créer des entreprises réclamant un long travail journalier. Par exemple, on ouvrait une bon-

langerie, et il fallait faire du pain; les travailleurs de l'imprimerie, déjà surchargés, avaient encore un surcroît de travail.

Ayant mis en activité une entreprise quelconque, les travailleurs du « sous-sol » commençaient leur « double » vie. Le patron et ses employés ne dédaignaient pas la compagnie; au contraire, plus ils se trouvaient sous les yeux des voisins, du public, n'évitant même pas la police, plus l'œuvre marchait bien. A.S. Enoukidzé raconte dans ses Mémoires un épisode très caractéristique. Le quartier où se trouvait l'imprimerie de Bakou était peuplé entièrement de musulmans. La maison fut louée officiellement par Simon qui vint l'habiter avec sa mère et ses frères supposés. Quelquefois, Simon allait en ville en voiture avec sa « mère » et, en revenant, entraînait dans les boutiques tatares situées près de sa maison pour faire différents achats, marquant une grande déférence à sa « mère », ce qui lui attira de la part des vieux musulmans, admirateurs du respect filial, approbation et sympathie.

Grâce à ces subterfuges, Simon parvint à établir des relations amicales avec les voisins.

Voici quelques traits intéressants de la vie de l'imprimerie de Moscou :

Le personnel de l'entreprise « commerciale » se composait du patron, de sa femme, de son enfant et de la bonne d'enfants. Cette dernière était pour le décorum, il fallait représenter une famille « bien ». Quelle domestique pouvions-nous avoir ? On ne pouvait pas prendre la première venue. On fit venir une femme de Ivanovo-Voznessensk, la camarade Marie Ikrianistov (c'était une ouvrière de fabrique)... Marie faisait assez mal la bonne. Les mots « Monsieur », « Madame », « que désirez-vous ? », « à votre service », lui étaient si peu habituels, si insupportables, qu'il lui arriva maintes fois de se

tromper et de nous nommer « camarades », devant des étrangers, ou bien de prononcer des paroles insolites dans la bouche d'une bonne.

Nous nous efforcions de la dresser, mais c'était peine perdue. Nous fîmes venir de Ivanovo-Voznesensk, une autre femme qui se nommait aussi Marie... C'était une personne posée, tranquille, qui jouait son rôle très attentivement. En plus de la bonne, nous avions encore un commis, qui était un camarade du Parti.

Il y avait encore d'autres choses indésirables et dangereuses dans la partie légale de l'imprimerie de Moscou: le manque de marchandises au magasin était un grand inconvénient; cela tenait à la pénurie des ressources et ne pouvait être imputé aux militants « légaux »; quant aux marchandises qui se vendaient d'après les échantillons, les « marchands » devaient les connaître admirablement, mais quand il fallait les vendre, ils ne savaient plus rien.

Parfois, écrit G. Stouroua, quand nous ne connaissions pas assez le prix de l'une ou l'autre marchandise et que nos clients nous faisaient des commandes, nous prenions leur adresse, puis nous achetions la marchandise au marché de la Soukharevka et l'expéditions au client à la date exacte, afin de donner l'impression de commerçants consciencieux. Bien souvent, nous ignorions le prix de nos marchandises, nous étions fiers de les vendre à bon marché, bien qu'avec perte. Une pareille vente ne correspondait en rien à la psychologie de vrais commerçants et ne pouvait nous valoir que des désagréments. Heureusement pour les « marchands de fruits secs » que les acheteurs venaient très rarement.

La partie légale de l'imprimerie devait assurer la liaison avec le comité du Parti ou plutôt avec un camarade choisi à cette fin par le comité du Parti. Cette personne transmettait aux travailleurs de l'im-

primerie les directives du Parti, l'argent et les manuscrits pour l'impression, etc... De telles rencontres devaient se faire secrètement, mais, en aucun cas, dans le local de l'imprimerie. Très peu de personnes d'ailleurs étaient au courant de l'existence de l'imprimerie; quant à l'endroit où elle était située, seules le connaissaient deux ou trois personnes mêlées directement à son œuvre.

La plupart des membres du Comité central ignoraient l'endroit où se trouvait leur imprimerie.

Enfin, le personnel « légal » avait encore pour obligation d'approvisionner l'imprimerie de tout le matériel nécessaire: papier, encre d'imprimerie, caractères, etc. et également d'emporter le travail effectué. Cela se faisait d'habitude de la manière suivante :

On louait quelque part un entrepôt, de préférence loin de l'imprimerie et dans de grands bâtiments spécialement aménagés en entrepôts. On louait sous un nom d'emprunt, de personne ou de firme. On apportait dans cet entrepôt le matériel acheté pour l'imprimerie, là on le réemballait d'une certaine manière et on le transportait ainsi à l'imprimerie comme des marchandises destinées à la partie légale, achetées en ville ou venues du chemin de fer.

L'emballage de la littérature illégale se faisait dans le local de l'imprimerie. Les mêmes caisses servaient à amener le matériel et à remporter les imprimés, que l'on envoyait, comme marchandises vendues dans le même entrepôt. Le travail de l'imprimerie s'arrêtait là.

Un nouveau personnage apparaissait alors dans l'entrepôt, n'ayant rien de commun avec l'imprimerie et ne sachant pas où elle était située, mais ayant loué l'entrepôt avec un ouvrier de l'impri-

merie. L'un d'eux était l'entrepositaire et l'autre son aide. Tous deux avaient le droit d'entrer librement dans l'entrepôt. Chacun avait sa clé et pouvait à toute heure accomplir seul la mission dont il était chargé. Ce nouveau personnage avait pour mission de diffuser la littérature illégale parmi les lecteurs.

Il y avait parfois des cas où les travailleurs de l'imprimerie étaient obligés de diffuser eux-mêmes les imprimés. C'était contre les règles de l'illégalité, car selon ces règles les ouvriers de l'imprimerie ne devaient accomplir aucun travail pouvant être fait par les militants qui n'y étaient pas occupés.

O. Piatnitski raconte, de la façon suivante, comment on avait organisé l'achat du papier, comment on l'avait fait parvenir à une grande imprimerie située boulevard Rojdestenski, et comment on enlevait les imprimés :

Je ne me rappelle plus quel camarade m'avait fait parvenir une lettre de recommandation pour le secrétaire des bureaux d'une fabrique de papier, le priant de m'ouvrir un crédit. Je vis ce secrétaire et il me fournit le papier nécessaire qui fut envoyé chez un relieur (également sur la recommandation d'un camarade), Piménovski. Chez le relieur le papier fut coupé à la grandeur nécessaire, le commis de l'imprimerie vint le prendre pour le porter dans un entrepôt... De là, le papier fut transporté au magasin de l'imprimerie, comme « fruits du Caucase ». Plus tard, nous reçûmes des billets à ordre sur un entrepôt quelconque, au bureau de la fabrique de papier; ces billets à ordre étaient transmis à l'imprimerie et le commis envoyait le papier directement à l'entrepôt de l'imprimerie.

Le transport des imprimés était organisé de la manière suivante : Les documents imprimés étaient emportés dans des corbeilles tressées, les mêmes qui servaient au commis des boulangeries et pâtisseries Philippov, à transporter les fruits venant de véritables fruiteries. Les deux derniers fils de Phi-

lippov, Alexandre et Basile, et sa fille Eudoxie sympathisaient avec nous et nous aidèrent activement. Ils nous prêtaient leurs boulangeries pour cacher la littérature illégale. Ils ignoraient d'où elle était amenée. Dès que la littérature se trouvait dans une des boulangeries, le camarade chargé de la diffuser l'envoyait à la maison où l'attendaient les ouvriers chargés de la répandre aux environs de Moscou. De sorte qu'en 15 minutes les imprimés étaient emportés et expédiés aux différents quartiers de Moscou et de là répandus dans les fabriques et les usines.

Qualités exigées des « ouvriers » et des « propriétaires » des imprimeries.

Leur vie

En étudiant l'histoire des imprimeries clandestines, les difficultés pour les organiser, l'adresse et la présence d'esprit nécessaires aux révolutionnaires sautent aux yeux. Il faut noter que les dimensions des imprimeuses employées clandestinement variaient durant dix années. De petites presses à main faciles à transporter de place en place, elles étaient devenues de lourdes machines à imprimer, difficilement placées à l'endroit où elles devaient constamment travailler. A l'aube du mouvement révolutionnaire russe, quelques intellectuels non liés aux masses populaires essayèrent, pour la première fois, d'imprimer clandestinement des feuilles volantes et de petites brochures, mais le cercle restreint des lecteurs de cette littérature ne nécessitait pas l'organisation d'imprimeries plus vastes.

La situation changea brusquement quand les grandes masses du peuple, prolétariat en tête, entrèrent dans la révolution.

Les imprimeries clandestines bolchéviques de la première révolution russe étaient des établissements bien aménagés, pourvus de machines compliquées et tirant à des milliers d'exemplaires. Dans de telles conditions les révolutionnaires devaient, en organisant leur imprimerie, avoir une grande expérience et faire preuve de décision.

Ayant préparé le local de l'imprimerie, les travailleurs y amenaient tout ce qui était nécessaire. En emballant les différentes pièces ils faisaient en sorte que chaque objet fût le moins volumineux et le moins lourd possible. Pour cela, comme nous l'avons déjà rappelé plus haut, la casse était formée de trois ou quatre petites caisses séparées. Les travailleurs de l'imprimerie transportaient eux-mêmes les caractères sous leurs vêtements par petites quantités. Le transport des caractères par paquets se pratiquait aussi, mais était considéré comme incommode et dangereux. Il fallait être doublement prudent, car si la ficelle qui attachait les paquets glissait, tous les caractères étaient dispersés.

Il arrivait que, la ficelle cassant, les caractères tombés à terre étaient cause de l'arrêtation de la personne qui les transportait.

La plupart du temps, les travailleurs se servaient de tabliers (comme en portent les casseurs de pierres et les menuisiers) pour transporter les caractères. Ils roulaient le bas du tablier jusqu'à la taille et couvraient les côtés le plus fort possible avec du gros fil. Ayant de la sorte formé un sac attaché autour de la taille, retenu au cou, par un cordon, ils y mettaient les caractères, non en désordre, mais classés par lettres, comme ils se trouvent dans la casse. Chaque lettre avait son petit sac. En transportant ainsi les caractères on évitait tout mélange désagréable et le triage ennuyeux des caractères.

Le transport de l'imprimeuse à l'imprimerie était bien plus difficile et dangereux. Il était presque impossible de cacher les pièces volumineuses de la machine comme le corps, le volant, etc... La descente de l'imprimeuse dans un sous-sol, comme celui qui a été décrit plus haut, présentait beaucoup de difficultés. Il arrivait aussi que quelques pièces de la

machine fussent plus grandes que l'ouverture du local, mais les bolchéviki ne reculaient devant aucun obstacle.

Dans ses Mémoires, A.S. Enoukidzé raconte que le volant de l'imprimeuse à l'imprimerie de Bakou ne pouvait entrer dans le sous-sol, et qu'il fallut faire une ouverture dans le mur de pierre de la cuisine. Pour masquer ensuite le trou refermé et recrépit on répandit sur tout le mur une couche de fumée, ce qui lui donna une couleur uniforme. La meilleure installation possible du local clandestin ne pouvait préserver entièrement l'imprimerie de sa découverte par la police si, en même temps, il n'était établi un ensemble de règles intérieures, un règlement sévèrement appliqué. A. Enoukidzé, dans ses Mémoires, s'arrête longuement et en détails sur cet aspect important du travail, il raconte qu'à l'imprimerie de Bakou, le régime établi fut strictement appliqué pendant des années par tous les travailleurs de l'imprimerie.

En premier lieu, dit-il, un emploi du temps fut établi. La journée normale de travail proposée par nous était de 10 heures, sans compter l'interruption pour le repas. La journée commençait et se terminait de la manière suivante: on se levait à sept heures et demie précises; en une demi-heure il fallait se laver et porter sa literie dans le sous-sol. Le travail commençait exactement à 8 h. A 10 h. précises, on cognait à notre niche pour que nous allions prendre le thé. Nous avions juste 15 minutes pour cela. Après le thé nous reprenions notre travail jusqu'à 1 h. De 1 h. à 2 h. repas. A deux heures précises, nous descendions de nouveau à l'imprimerie et nous y travaillions jusqu'à 7 heures et demie. Il était de règle qu'avant de quitter l'imprimerie on mit tout en ordre. Il fallait laver soigneusement les caractères, enlever les taches, balayer par terre, essuyer et huiler les machines; en un mot il fallait tout préparer de façon à pouvoir

commencer immédiatement le travail le lendemain. Habituellement, à 8 heures tous étaient lavés et prenaient le thé du soir en commun. Après le thé, on passait dans la chambre où se trouvait le passage vers le sous-sol. Cette chambre était très agréable. Le bitume du plancher était recouvert de deux tapis épais. En cas de « coup de sonnette étranger », selon le règlement, nous disparaissions immédiatement dans le sous-sol sans bruit et sans agitation, refermions l'ouverture et attendions le signal. A toute heure du jour et de la nuit, après notre départ, les chambres devaient être propres et en bon ordre, pour qu'on ne pût voir que dans cette maison se trouvaient non seulement les personnes déclarées, mais d'autres encore.

Nous prîmes strictement ces diverses précautions durant deux ans et demi. Nous fûmes d'abord cinq et ensuite sept à travailler dans le sous-sol. Nous dormions dans deux chambres. Comme j'avais le sommeil léger j'étais couché près de l'ouverture du sous-sol; je devais en cas d'alerte réveiller bien vite mes camarades, ouvrir l'entrée du sous-sol, y allumer la lampe, y recevoir les vêtements et la literie des camarades, après quoi, ils passaient bien vite dans le sous-sol et nous le fermions de l'intérieur.

Il nous arriva bien des fois de faire cette manœuvre, en entendant la sonnette, mais, en plus, quelquefois, à titre d'essai, nous provoquions une fausse alerte. Aucun camarade ne devait fréquenter et ne fréquentait notre maison, aucun camarade, sauf Krassine (qui servait de liaison entre l'imprimerie et le Comité central. C'est lui qui apportait tous les matériaux, manuscrits, etc. pour l'imprimerie) ne connaissait notre adresse. De tous les travailleurs de l'imprimerie, vivant dans la maison illégalement, aucun n'avait le droit, sous aucun prétexte, de quitter la maison pendant le jour. Nous avions un règlement sévère concernant les sorties. Chacun de nous avait le droit de quitter la maison pour se rendre en ville une fois tous les quinze jours de 20 h. à 23 h. Il était permis à deux camarades de sortir en même temps, ils devaient être rentrés à 23 h. au plus tard. Ce règlement était suivi ponctuellement et pendant deux ans, aucun de nous n'eut jamais l'idée d'enfreindre. Simon (le « patron ») et les autres personnes inscrites comme

habitant la maison s'absentaient pour affaires, à toute heure, mais il était interdit de rester dehors plus tard que minuit. Celui qui n'avait pas le temps de rentrer avant minuit, y compris Simon, ne rentrait pas ce jour-là. Après minuit chaque coup de sonnette, même notre coup de sonnette convenu, était considéré comme étranger et nous prenions toutes les précautions indiquées plus haut.

Il est incontestable que c'est grâce à un tel régime et à une telle science de l'organisation que cette entreprise illégale, dont la production était considérable, ne fut pas découverte par la police.

Dans l'autre imprimerie modèle, de Moscou, rue Lessnaya, le règlement pour les travailleurs du sous-sol était encore plus sévère. G. Stouroua raconte qu'avant d'entrer à l'imprimerie il interrogea Simon sur les conditions dans lesquelles il faudrait travailler. Simon lui répondit :

« Tu sortiras une fois et demie par mois, le reste du temps tu le passeras dans le sous-sol et rien de plus. » Un peu étonné je lui dis : « Comment peut-on sortir une fois et demie ? Je comprends qu'on puisse sortir une fois ou deux... » Il me répondit : « Tu sortiras trois fois en deux mois pour aller au bain, si tu partages ces trois sorties en deux mois, cela te fait une sortie et demie par mois. » Le régime était le même pour tous les camarades travaillant à l'imprimerie.

Si le règlement de l'imprimerie de Moscou était plus sévère que celui de Bakou, l'organisation en était bien plus défectueuse. Il a été parlé plus haut de quelques défauts de la partie légale de l'imprimerie, la partie clandestine en avait de bien plus sérieux. Le personnel de l'imprimerie se composait de six personnes, trois vivant à l'imprimerie et les trois autres y venant travailler. Le règlement était formel : ceux qui vivaient dehors ne devaient fréquenter per-

sonne. Strouroua affirme qu'il en était ainsi, on peut en douter, car, vivant en liberté, comment auraient-ils pu laisser passer à côté d'eux le mouvement révolutionnaire orageux de 1905?

L'arrivée journalière, au magasin caucasien, des mêmes personnes n'ayant aucun rapport d'affaire avec lui constituait déjà une menace sérieuse pour l'imprimerie.

B.N. Sokolov raconte un « cas » arrivé dans cette même imprimerie; était-ce manque d'organisation ou affaiblissement du régime, toujours est-il qu'à la descente dans le sous-sol des paquets rapportés du puits furent oubliés par hasard (!) dans l'escalier. Toujours par hasard, ces paquets furent découverts par la domestique.

*
**

Quelles étaient donc les qualités nécessaires aux travailleurs d'une imprimerie pour que leur union intérieure assurât la durée de l'entreprise. Etre muré dans un sous-sol, ne pas avoir la possibilité de sortir, d'être remplacé, ne pas sentir autour de soi le cercle intime des camarades, cela est pire que le bain pour un militant, c'est un péril pour l'œuvre. En choisissant les travailleurs, on tenait donc compte de leurs qualités personnelles. Par quoi le choix était-il guidé? La capacité technique du travailleurs (compositeur, imprimeur, administrateur) n'était pas le point essentiel. Il fallait, avant tout, qu'il fût ferme, calme, un révolutionnaire à toute épreuve et persuadé que le « sous-sol » était indispensable et qu'il fallait lui donner toutes ses forces. Lorsque les travailleurs étaient d'une nature ou d'une volonté faibles, le travail s'en ressentait immédiatement et se désorganisait petit à petit. Il était alors inutile de

discuter avec eux, de les convaincre de nouveau. Vraiment, comment pouvaient vivre ensemble des révolutionnaires ayant une volonté ferme, un point de vue net, la foi en ce qu'ils faisaient et des gens d'humeur variable, sujet à des caprices momentanés, passant de l'enthousiasme à l'abattement.

Les efforts méthodiques de la réaction tsariste se repercutaient immédiatement dans l'esprit de ces personnes hésitantes. Des doutes naissaient : « Est-ce que le « sous-sol » peut aider à quelque chose dans de telles conditions? Nous serons arrêtés et c'est tout. » De même, à chaque relâchement de la réaction (comme cela eut lieu en 1905) ils s'emballaient, ils étaient pour la liquidation immédiate des entreprises clandestines et pour qu'on établît des imprimeries légales.

Quant aux « patrons », on les choisissait aussi parmi les personnes aux qualités positives. Il fallait être doué de présence d'esprit, être brave, savoir parler et administrer.

Dans la pratique du « sous-sol » (*podpolié*) révolutionnaire il se trouva souvent dans les imprimeries clandestines non seulement des gens apeurés, gémissant toujours, mais des gens suspects au point de vue politique. Piatnitski nous en donne un exemple frappant dans ses Mémoires sur la période des deuxième et troisième Douma quand il dirigeait la section technique du Comité de Moscou.

En 1907, Piatnitski se rendit à Pétersbourg pour y chercher un bon compositeur. A l'organisation du Parti, on lui présenta une personne qui dirigeait toutes les affaires techniques du centre bolchévik.

Ce dernier, écrit Piatnitski, me déclara avoir un camarade sûr, un bon compositeur expérimenté, mais il en avait besoin pour la « technique » car ils avaient l'intention d'installer encore une imprimerie. C'est

à grand'peine que le compositeur me fut cédé et comme je craignais qu'on me le reprît, après que ce camarade m'eut assuré qu'il était vraiment un compositeur spécialiste (pour notre imprimeuse américaine il fallait composer vite pour ne pas faire attendre la composition), je l'envoyai à Moscou chez des amis et restai encore un jour à Pétersbourg. Quand je rentrai à Moscou j'appris que le compositeur de Pétersbourg avait insisté pour qu'on le conduisît à mon logement (il disait que nous avions convenu de nous rencontrer à mon logement). Comme je n'avais pas de logement personnel, on le conduisit là où je couchais souvent. Bien entendu, cela ne me plut pas, mais je me tranquillisai à la pensée qu'un camarade responsable me l'avait recommandé comme étant un camarade sûr. Quand il fut à l'imprimerie, on constata vite qu'il était très mauvais compositeur. Au surplus, il avait à peine commencé à travailler qu'il fit de telles réclamations d'argent, que le comité de Moscou fut dans l'impossibilité de le satisfaire, faute de ressources.

Enfin, sans se soucier du « patron » de l'imprimerie, il se rendit fréquemment au logement de mes amis dans l'espoir de m'y rencontrer. Je compris alors que Pétersbourg m'avait fourré ce qui ne lui convenait pas, mais il n'y avait rien à faire : puisqu'il avait pénétré dans la « technique » il était impossible de l'en éloigner...

Après l'arrestation de toute l'imprimerie, ce camarade disparut et ne donna signe de vie ni de la prison, ni d'ailleurs.

O. Piatnitski est persuadé que le compositeur de Pétersbourg révéla l'existence de l'imprimerie. Il est probable qu'il en fut ainsi. Dans les documents de la police et de la justice qui ont été conservés on voit que l'organisation de cette imprimerie présentait des défauts pouvant faciliter les recherches de la police. Ainsi en perquisitionnant dans le bureau du magasin, la police découvrit un livre interdit par la censure, les *Procès-verbaux du congrès unifié du Parti social-démocrate russe*, que lisait probablement

le « patron » ou quelqu'un d'autre, pour passer le temps.

L'acte d'accusation souligne que, malgré la vente faible, un nouveau commis fut adjoint à la boutique; et puis encore un autre jeune homme. Les explications données sur la présence de ces jeunes gens étaient de pure fantaisie.

Quelque temps avant la découverte de l'imprimerie par la police, une jeune fille portant un paquet de papiers fut arrêtée non loin du local. Ce paquet contenait 1.802 proclamations provenant de l'imprimerie.

Il est probable qu'en ce temps-là, l'imprimerie était déjà surveillée (sur la dénonciation du compositeur), il est probable aussi que l'arrestation de la jeune fille fut un prétexte pour établir cette surveillance. On découvrit encore d'autres graves défauts que Piatnitski constata lui-même en visitant l'imprimerie.

Le choix des travailleurs d'une imprimerie illégale avait une influence directe sur son avenir. Pour confirmer ce fait nous donnerons ici un extrait d'un document très caractéristique, le rapport au directeur du département de la Police rédigé à Bakou le 10 avril 1907 :

Au directeur du D.P. chancellerie du lieutenant du royaume de sa Grandeur impériale au Caucase.

D'après les renseignements d'agents secrets, la littérature illégale de l'imprimerie du Parti social-démocrate russe est imprimée dans une imprimerie clandestine de l'organisation susnommée.

Jusqu'au 5 du mois de mars courant, cette imprimerie était située dans un local dans lequel se trouvaient quatre machines parfaitement agencées, du nombre desquelles se trouvait l'imprimeuse volée le 6 décembre de l'année dernière dans l'imprimerie du journal *Bakou*. L'imprimerie est parfaitement cachée

et gardée par une milice de combat, ayant reçu l'ordre en cas d'arrestation de se défendre jusqu'au dernier moment... Dans le but de dérouter la surveillance de la police, deux imprimeuses furent déménagées le 5 mars dans un autre local où le travail continua, tandis que dans l'ancien local, le travail des deux imprimeuses fut arrêté. Le nouveau local contient non seulement les accessoires d'imprimerie, mais encore un petit dépôt d'armes et une bibliothèque du Parti...

Tous ces renseignements ont été donnés par un collaborateur [1] qui posa comme condition de recevoir 4.000 roubles pour son service d'agent secret, quand l'affaire serait terminée. Après s'être expliqué avec moi, il consentit à ne toucher que 3.000 roubles... L'agent indiqua ensuite les maisons où devait se trouver une imprimerie. Les perquisitions faites furent sans résultats, elles ne donnèrent aucun renseignement sur l'existence dans le passé d'une imprimerie où d'accessoires d'imprimerie.

Le dénonciateur a disparu, les mesures les plus énergiques sont prises pour le retrouver.

Ainsi se terminait le rapport.

Les renseignements de ce « collaborateur » inconnu étaient très véridiques : la garde de l'imprimerie assurée non par une milice de combat, mais par les travailleurs eux-mêmes, l'ordre de se défendre à main armée au cas où les gendarmes arriveraient, ainsi que le déménagement partiel dans un autre local et l'arrêt du travail dans l'ancien local « dans le but de dérouter la surveillance policière », d'autres renseignements encore, correspondaient parfaitement à la vérité.

Mais qui était donc cet X mystérieux ? Était-ce une simple canaille, un maître chanteur ayant eu, « par hasard », connaissance des secrets de l'imprimerie, grâce au bavardage, à la vantardise, à la niaiserie de quelque travailleur de l'imprimerie ? Ou bien était-ce un mouchard volontaire, y ayant remarqué

quelque chose de suspect et tâchant d'y gagner quelque chose : passer pour patriote, par exemple, tout en se procurant quelques ressources ? Peut-être aussi était-ce un ancien travailleur de l'imprimerie trahissant, pour quelque raison inconnue, mais, au dernier moment, sentant l'horreur de sa conduite, et disparaissant sans laisser de traces ?

D'après ces faits et d'après d'autres exemples rappelés ici, on peut constater combien il était important de n'occuper à l'imprimerie que des personnes étudiées minutieusement à tous les points de vue : au point de vue politique, sous le rapport des qualités personnelles, et dans la possibilité pour ces personnes de savoir garder le secret, car un petit défaut presque invisible du mécanisme, une petite vis qui manque et toute la machine est arrêtée.

Imprimeries clandestines... à la vue de tous

Les imprimeries clandestines possédaient des locaux parfaits, tout à fait secrets et à l'abri du danger. La pratique de la lutte révolutionnaire démontra graduellement qu'un autre genre d'imprimerie était également possible, dans des locaux ordinaires et non dans les sous-sols. Ces imprimeries, plus petites et ayant une production moindre n'étaient pas, en réalité, moins actives et ne réussissaient pas moins dans leurs travaux que les imprimeries secrètes. L'imprimerie dénommée « imprimerie libre de Pétersbourg » est un exemple frappant de ce que nous venons de dire. Cette imprimerie fut organisée à Pétersbourg, en 1878, par les membres de la société révolutionnaire secrète *Terre et Liberté*¹. L'imprimerie libre préoccupait non seulement les gendarmes, les ministres, mais même le tsar. Toutes les recherches policières restaient sans résultat. L'imprimerie demeurait introuvable. Les gendarmes arrivèrent à conclure que les révolutionnaires se servaient de quelque imprimerie légale. Le chef de la gendarmerie, dans un de ses rapports au tsar émit la supposition qu'il n'existait pas du tout d'imprimerie illégale, que le texte des proclamations et des brochures était imprimé dans des imprimeries

1. *Terre et Liberté* (*Zemlia i Volia*). Organisation populiste créée en 1876, à Saint-Pétersbourg, fondée sur le centralisme et la conspiration. Partisan de la terreur.

légales. Le tsar Alexandre II inscrivit au bas du rapport ces mots « Il est indispensable de les rechercher », ayant en vue les typographies légales, mais, cette fois encore, les recherches n'eurent aucun succès.

Liftchitz écrit dans ses *Recherches sur les imprimeries clandestines* : « Et pourtant la typographie libre se trouvait au centre de la capitale, à deux pas de la rue principale, la Perspective Nevsky, dans un petit logement ordinaire propre et provincial ». Comment parvenait-on à cacher de telles entreprises ?

Il fallait, en premier lieu, que le local et ses « habitants », leur manière de vivre et chaque détail de tout ce qui les entourait, que tout cela présentât aux yeux d'un observateur un air on ne peut plus naturel, ne suggérant pas le moindre soupçon, masquant ainsi le travail clandestin qui se faisait dans ce logement.

Habituellement, une telle imprimerie se trouvait dans un magasin quelconque ou un simple logement comme, par exemple, le magasin de la rue Rojdestvenskaïa à Moscou où se trouvait en 1906 la typographie du Comité de Moscou, rappelant beaucoup le commerce de la rue Lessnaya à Pétersbourg. Les deux enseignes se ressemblaient même beaucoup. La différence entre ces deux imprimeries était que dans celle de la Lessnaya les machines se trouvaient profondément sous le sol, tandis que dans celle de la Rojdestvenskaïa, elles étaient plus en vue, dans la cave.

Beaucoup d'imprimeries se trouvaient dans de simples logements, quelquefois loin du centre de la ville, à la barrière, dans des maisons isolées, quelquefois plus près du centre, dans des maisons très peuplées. Dans de tels logements, il y avait toujours une propriétaire, souvent une vieille femme veuve (membre

du Parti ou sympathisante) qui louait 2-3 chambres à des pensionnaires (c'est-à-dire à des travailleurs de l'imprimerie).

A Moscou, il y avait des milliers de propriétaires de logements qui sous-louaient des chambres. Si la propriétaire et les locataires savaient bien tenir leur rôle, une telle complicité « criminelle » pouvait durer longtemps parfaitement cachée aux regards étrangers.

Il était nécessaire, pour éviter les soupçons, que chaque travailleur de l'imprimerie eût un emploi, un gagne-pain « officiel ». Les personnes sans profession déterminée ou sans travail ne vivaient pas dans de tels logements. Dans les imprimeries à enseignes commerciales, cela était plus facile. Chaque travailleur illégal pouvait passer pour un commis. Dans les logements privés, seule la propriétaire, gagnant sa vie suffisamment par la location des chambres, pouvait satisfaire aux exigences de l'action illégale ; tous les autres habitants devaient avoir une profession libre autant que possible et ne les attachant pas au bureau (comme l'étaient les employés, les comptables, les dactylos) et légale dans le sens policier. Les professions d'étudiant, étudiante, statisticien ne convenaient pas, car la mentalité policière les associait étroitement à la propagande socialiste.

Les ouvriers gardaient habituellement leur vraie profession, si leur travail pouvait se faire à la maison ou chez des clients (comme les serruriers, ferblantiers, plombiers, cordonniers, vitriers, etc.). Les intellectuels choisissaient l'état d'aide-chirurgien, de dessinateur, de masseur, de commis-voyageur (vendant de la pacotille, de la poudre de riz, des parfums), de fondé de pouvoirs, etc.

Dans son livre sur les *narodovoltsi*¹, où il est parlé d'une ancienne imprimerie située sur le canal Krukov à Pétersbourg et dans laquelle travaillaient les frères Toulouпов, en 1895, P. Koudelly écrit :

Pour que l'attention des portiers et de la police ne soit pas attirée sur eux, Grégoire et Michel (Toulouпов) ne cessaient de s'occuper chacun de son métier. Michel était tailleur et Grégoire serrurier. Seules, les soirées et les nuits étaient employées au travail clandestin.

Voici un autre exemple qui ne date pas de si longtemps : il remonte à l'époque où, malgré les perquisitions continuelles, le Parti communiste et la Jeunesse communiste de Géorgie réussirent à publier le journal *la Vérité du Caucase* et d'autre littérature communiste, utilisant pour cela non seulement leurs imprimeries clandestines, mais se servant la nuit d'imprimeries légales et y imprimant même dans la journée. Vardamian écrit dans ses Mémoires que l'organisateur principal de cette affaire, Kazarov, devint suspect à la police. Officiellement il était sans travail... Il fallait lui créer une « profession » et le vieil imprimeur Kazarov se transforma en... joueur d'accordéon, ainsi non seulement il évitait d'être arrêté, mais il avait encore la possibilité de rendre de grands services à l'œuvre.

La musique de Kazarov était appréciée par les administrateurs d'une imprimerie privée; il leur donnait souvent des concerts dans une chambre, tandis que, en même temps, dans l'autre, on forgeait la parole révolutionnaire de notre parti.

Les imprimeries situées dans des locaux ordinaires

1. Adeptes de l'organisation révolutionnaire la « Volonté du peuple ».

avaient besoin d'un endroit où l'on pût cacher les pièces nécessaires à la composition et à l'imprimerie quand le travail habituel était terminé. Un coffre ou une commode, un four russe, un cabinet noir dans le couloir, un apprentis dans la cour étaient utilisés dans ce but. Les cachettes en dehors de la maison avaient leur bon et leur mauvais côté. En cas de perquisition, il y avait des chances pour que l'imprimerie cachée au dehors, ne fut pas découverte. Cela arrivait quelquefois. L'inconvénient de ces cachettes était qu'on ne pouvait les faire garder constamment. On aurait pu faire poser des verrous ou mettre de gros cadenas, mais, comme dans ces endroits ne devaient se trouver normalement que des choses inutiles au ménage ou du bois, cela aurait forcément attiré l'attention.

Par exception rare, la découverte de pièces illégales se terminait parfois heureusement. Sokolov cite un de ces cas exceptionnels :

Une fois M.I. [Préobrajenskaïa] apporta un soir un sac plein de littérature et le cacha dans le bûcher derrière le bois pour le reprendre le matin. Le lendemain matin sa voisine entre :

— Eh! ma bonne... il y a un malheur chez nous...

— Qu'y a-t-il?

— Je suis allée dans le bûcher... Je regarde derrière le bois et qu'est-ce que j'y vois? un sac. Je regarde, ce sont des papiers. Comme je ne sais pas lire, je pense: tiens je vais les montrer à Michenka, mon fils. Aussitôt qu'il les voit, il me dit: « Laisse, maman, vite brûle-les, ou on te mettra à l'ombre, tu ne pourras plus en sortir ». Que faut-il faire à présent, demande la voisine?

— Brûle-les !

— Que dis-tu là, il y en a un sac entier... Les brûler... Chez toi peut-être? interrogea la voisine.

— Bien, apporte-les, je les brûlerai.

Le même jour, la littérature était enlevée...

Le matériel d'imprimerie plus volumineux comme les machines était posé contre le mur ou dans un coin et était masqué par une caisse démontée ressemblant à une armoire.

Dans les imprimeries organisées dans des locaux ordinaires, chaque détail du local acquérait une grande importance. On devait penser d'avance au moindre détail. Prenons, par exemple, la question des rideaux aux fenêtres. Il semblerait que rien n'est plus facile que de poser une ou deux paires de rideaux ne laissant pénétrer ni la lumière ni les regards curieux. Mais, en fait, cela pouvait éveiller les soupçons. Et, en vérité, un pauvre commis-voyageur, un serrurier avait-il besoin de se cacher ainsi ? Sans doute, il récapitule ses vols, ou il fait de la fausse monnaie ou il s'occupe de vilaines affaires...

N. K. Kroupskaïa dans ses Mémoires sur Lénine nous donne aussi un exemple de cette façon de « masquer ».

A la fin de juin (1907) arriva à Pétersbourg Rosa Luxembourg; elle venait de sortir de la prison de Varsovie. Vladimir Ilitch et d'autres camarades dirigeants s'étaient rencontrés avec elle. Pour cette entrevue, le propriétaire de la maison, « papa Rodé », nous avait procuré un appartement. Le vieux faisait tout son possible pour nous aider comme il le pouvait et, cette fois-ci, il avait donné pour notre réunion un grand logement vide dont il avait fait blanchir... les carreaux à la craie pour mieux nous cacher (!), ce qui attira naturellement l'attention des portiers.

Les imprimeries bien organisées ne tombaient pas dans ces défauts. Les fenêtres étaient l'objet d'un souci constant. Une fenêtre éclairée tard dans la nuit attirait l'attention des gardiens de l'ordre, comme lorsqu'elle était fermée hermétiquement pendant la journée. Mais comment faire pour que la lumière ne

soit pas aperçue et que les rideaux qui la cachent ne crévent pas les yeux ? Les révolutionnaires se tiraient d'affaire de la manière suivante : pendant le jour, les carreaux avaient de petits rideaux, jusqu'à mi-hauteur de la fenêtre, et la nuit on posait un gros volet de bois. Ces volets intérieurs étaient fréquemment utilisés surtout au rez-de-chaussée et personne n'y faisait attention.

Il était aussi très important de vérifier soigneusement ses mains, ses habits et le local après le travail, afin qu'il ne restât aucune trace de couleur. Tout le papier gâté était brûlé dans le poêle, s'il y en avait trop on le brûlait par petites quantités, surveillant le feu pour que les feuilles enflammées ne s'élèvent pas dans la cheminée, car, en cas de mauvais fonctionnement du tirage cela pouvait provoquer un incendie. Après la « crémation » les cendres étaient mélangées et emportées hors du logement.

Il pouvait aussi arriver que le logement et ses habitants attirent les regards étrangers ; les bruits aussi pouvaient paraître suspects. Ces bruits se produisaient non seulement au moment du travail de l'imprimeuse, mais encore lorsqu'on faisait aller le rouleau d'une presse à main.

Pour éviter cela les ouvriers mettaient sous le rouleau un objet moelleux (par exemple une couverture) qui étouffait le bruit, on parvenait à faire marcher le rouleau d'une manière unie sans qu'il tressautât. Il était bien plus difficile d'assourdir le bruit de l'imprimeuse, surtout de la « Boston » ; même en mettant sous les pièces bruyantes des morceaux d'étoffe, de feutre, etc., cela n'était pas d'un grand secours. On arrivait à un meilleur résultat lorsque les machines étaient bien agencées. On choisissait pour cela la partie du plancher la plus forte et la plus plane, on posait la machine sur un support.

En général on choisissait le bois pour l'assise des machines. La machine et son support étaient fixés fortement au plancher. Pour assourdir le bruit, le réglage de la machine avait une importance capitale, on y parvenait en soignant attentivement la machine, c'est-à-dire en la nettoyant et en la huilant.

On ne parvenait pas toujours à assourdir le bruit au moment de l'impression ; pour obvier à cet inconvénient on employait d'autres moyens. Ainsi le bruit du roulement du cylindre ressemblait beaucoup à celui que fait une voiture d'enfant roulée dans la chambre, et si dans la famille il y avait un petit enfant, on pouvait très bien jouer cette comédie.

Piatnitski raconte comme il entra pour la première fois à l'imprimerie de la rue Rojdestvenskaïa :

Après avoir visité le sous-sol, dit-il, je remontai dans le magasin. D'en haut, on entendait le bruit de l'« américaine ». Aussitôt que quelqu'un entrait dans la boutique, le patron ou le commis faisait savoir en bas qu'un acheteur se trouvait au magasin. Nous décidâmes alors de faire poser une sonnerie en bas, pour prévenir les travailleurs s'ils devaient continuer ou cesser le travail.

Nous avons parlé plus haut du risque et des difficultés qu'il y avait à amener et à remporter souvent des objets de l'imprimerie. Le seul moyen de diminuer ce risque lorsqu'on amenait des ballots de papier ou qu'on enlevait les feuilles imprimées, était la décentralisation de tout le travail. Les grandes imprimeries clandestines étaient divisées en plus petites, ces dernières gardaient leurs fonctions antérieures. Dans les Mémoires de N. Koudriachev nous apprenons que le Comité bolchévik de Moscou avait, en 1905, cinq imprimeries illégales. Quelquefois les imprimeries avaient des fonctions différentes. Dans l'une on ne faisait que la composition (et le stéréo-

typage) dans l'autre on imprimait les lignes déjà composées.

Piatnitski raconte qu'en 1907, à Moscou, il réalisa la répartition du travail entre les imprimeries illégales et légales.

Je trouvai, écrit-il, des membres du Parti dans plusieurs grandes imprimeries. A l'imprimerie de Yakovlev et à celle de Sytine ou Kouchnarev... Dans ces imprimeries je répartis le travail: dans l'une on composait les feuilles et on faisait le stéréotype, on imprimait le tout dans notre imprimerie illégale ou bien on composait dans une autre imprimerie et on imprimait sur des machines plates.

Comment les gendarmes et la police secrète découvraient les imprimeries clandestines

Nous avons déjà indiqué que la durée moyenne d'une imprimerie clandestine était de quelques mois. Il était rare qu'une imprimerie subsistât et fonctionnât plus d'un an.

Quelle était donc l'explication de ce phénomène incompréhensible à première vue ? Peut-être se trouvait-elle dans la brillante organisation de la police des recherches à laquelle rien n'était caché ? Non ! car la méthode des recherches restait presque la même durant des dizaines d'années, se basant surtout sur les agents provocateurs, sur les mouchards aux pardessus couleur pois cassés, sur les données des filatures et des informations intérieures. Mais si la police secrète était si bien informée grâce aux agents provocateurs, elle était obligée de céder beaucoup à la révolution pour conserver le provocateur.

Le fait suivant très caractéristique nous donne une certaine idée du travail de beaucoup de gendarmes.

En 1902, un des piliers de la gendarmerie, le général Novitski fêtait à Kiev le 25^e anniversaire de son activité. A ce propos le Comité de Kiev du Parti social-démocrate russe lui envoya ses « souhaits » : ils avaient été soigneusement imprimés à l'imprimerie clandestine et largement diffusés dans toute la ville. Nous en donnons ici quelques extraits :

Depuis un quart de siècle vous êtes à votre poste. Pendant cette période, plusieurs milliers de personnes

ont été arrêtées et plus encore ont subi des perquisitions... Dans de rares occasions vous avez cherché des victimes dans l'une ou l'autre fraction révolutionnaire, depuis bien des années vous avez évité, systématiquement de nous toucher, nous les membres du Comité du Parti social-démocrate. Notre nouvelle imprimerie existe à Kiev depuis bientôt quatre ans, pendant ces années d'activité ininterrompue, les caractères se sont usés. Bien que vous ayez fait fouiller plus de mille logements, vous avez toujours choisi les endroits où il n'y avait pas d'imprimerie et où il ne pouvait y en avoir...

Nous vous remercions infiniment de vos services, nous espérons qu'à l'avenir les autorités vous accorderont leur bienveillance comme elles vous l'ont accordée cette année en vous confiant l'instruction de l'affaire de l'organisation dans toute la Russie de l'*Étincelle*. Vous avez donné aimablement la possibilité de quitter la prison de Kiev à dix accusés de cette affaire, ensuite vous avez sagement dirigé l'instruction sur une fausse piste... (V.D. NOVITSKI, *Mémoires d'un gendarme*.)

Si on laisse de côté les exagérations contenues dans ces souhaits, on peut dire qu'il est justement souligné que les coups des gendarmes ne frappaient pas tant les révolutionnaires que les sympathisants ; la bourgeoisie libérale, les étudiants, ou encore le simple citoyen ne faisant pas de politique.

Alors, si la cause des fréquentes découvertes par la police des imprimeries illégales ne se trouvait pas dans l'habileté des gendarmes et de la police secrète, où donc était-elle ? Dans les imprudences des révolutionnaires, dans un certain laisser aller et un manque de discipline, dans un dédain irréfléchi des règles de la conspiration — tant au moment de l'organisation de l'imprimerie et pendant le travail, que dans les relations avec l'extérieur et ainsi de suite. Nous donnons ci-dessous les paragraphes les plus intéressants des instructions données, en 1910, par le chef de la police secrète de Moscou, Zavarzine, se

rapportant à l'organisation de la surveillance dans les gares, les hôtels, les maisons privées et les logements.

7. Les inspecteurs de police en chef ont pour obligation d'établir des relations secrètes avec les employés préposés aux bagages, avec ceux de la « consigne », avec les femmes de chambre des chambres pour dames, etc...

8. Ils ont pour obligation d'établir des relations avec le chef de l'artel des porteurs de bagages, afin que ces derniers dénoncent telle personne qui s'adresserait à eux en leur demandant de porter leurs bagages avec précaution ou dont les bagages ayant un petit volume auraient un poids démesuré, etc...

La surveillance des maisons et logements privés devait avoir pour base ce principe : que chaque concierge, chaque portier principal, le préposé aux passeports, l'employé du bureau de la maison, si bureau il y avait, tous devaient être des affiliés de la police.

Ces personnes devaient être chargées de la surveillance de tout ce qui se passait dans les maisons et logements privés, elles devaient surveiller tout ce qui paraissait suspect dans les habitudes des locataires, comme, par exemple, des réunions fréquentes ou des travaux suspects dans les logements privés, une manière de vivre ne correspondant pas à la profession indiquée, ou trop retirée, la défense faite à la domestique de nettoyer la chambre, elles devaient voir si les habitants essayaient d'éviter la rencontre du portier ou du suisse.

Il était encore nécessaire de remarquer si le logement n'avait pas été sous-loué à un nouveau locataire, par une personne ayant été arrêtée ou chez laquelle on avait perquisitionné ou sur laquelle la police avait pris des renseignements secrets, ou dont la domestique paraissait suspecte par sa manière de se tenir

avec ses maîtres, ne fréquentant pas les autres domestiques, donnant l'impression d'être une personne cultivée, etc.

Les instructions indiquaient également tous les petits détails auxquels il fallait prêter une grande attention pour tous les voyageurs, ces détails pouvant mettre la police sur la trace de certains délits, par exemple : d'où le voyageur recevait-il ses lettres ? où écrivait-il ? qui fréquentait-il ? emportait-il la clé de la chambre lorsqu'il sortait ? ses poubelles étaient-ils importants ? quels bagages avait-il avec lui ? (il fallait surtout faire attention aux personnes dont le linge n'était pas marqué, ou dont les marques avaient été décousues, si le linge était marqué il fallait en comparer les initiales avec les initiales des papiers du voyageur), etc.

Les révolutionnaires devaient prêter attention à tous ces « détails », afin de ne pas tomber entre les mains de la police et de compromettre toute l'organisation du Parti ; mais les précautions étaient loin d'être bien prises, heureusement pour les révolutionnaires que toutes les instructions citées plus haut étaient rarement appliquées, car les domestiques, les portiers, les sous-inspecteurs de police, les inspecteurs et même les commissaires de police et leurs chefs préféraient recevoir de généreux poubelles que de fournir des renseignements là où il le fallait, chacun se disant : « Suis-je un imbécile pour agir comme mon propre ennemi ? »

Les extraits que nous donnons ci-dessous viennent des archives du département de la Police, et, se rapportant à la découverte par la police des imprimeries clandestines, nous donnent les causes de la découverte décrite par les gendarmes dans leurs rapports et procès-verbaux.

Voici, par exemple, le rapport du chef de la po-

lice départementale de Bessarabie au département de la Police, où nous lisons :

Le 6 avril 1905, à Kichinev, a été découverte une imprimerie clandestine appartenant au groupe d'Odessa du Comité central du Parti social-démocrate de Russie.

J'ai secrètement des renseignements disant que dans la ville de Kichinev, à l'angle des rue Kouznetzchnaïa et Bolgarskaïa, au numéro 17, habitent un jeune juif et une jeune juive ayant des habitudes très suspectes et s'occupant, sans aucun doute, de travaux d'imprimerie. De plus, ils reçoivent journallement les mêmes personnes inconnues, quatre ou cinq jeunes juifs qui restent longtemps dans la maison et s'en vont ensuite mystérieusement. La surveillance à laquelle il ont été soumis nous a révélé que depuis décembre 1904, à Kichinev, une imprimerie clandestine est en activité, que ces juifs inconnus s'occupent de travaux d'imprimerie, ce qui est confirmé par le fait que leurs manches sont toujours relevées, que leurs bras sont souillés jusqu'au coude par de l'encre, sans aucun doute de l'encre d'imprimerie, et qu'ils jettent constamment dans le trou aux eaux sales, un liquide couleur d'encre, j'ai décidé qu'une perquisition était indispensable, etc...

On a découvert dans le logement toute une imprimerie et plus de trois mille proclamations de titres différents.

Voilà un exemple éclatant démontrant avec quelle insouciance complète travaillaient ceux qui luttèrent avec dévouement et abnégation pour l'œuvre de la révolution.

Mais cette abnégation ne suffisait pas, là où il fallait avant tout une discipline de fer et une grande circonspection.

Voici un autre rapport de police sur une imprimerie clandestine de Kharkov située, en 1906, dans la boulangerie du bourgeois Simon Less. Cette imprimerie fut liquidée avant même qu'elle ait pu fonc-

tionner convenablement. Le malheur était que « la boulangerie existait, mais que les marchandises en étaient absentes et qu'il y avait trop d' « acheteurs » qui y venaient ».

Le rapport disait :

Simon Less se chargea de l'organisation de l'imprimerie, il loua une boulangerie au n° 27 de la rue Soumskaïa, en qualité soi-disant de succursale de la boulangerie de sa mère... Le local se composait de quatre pièces, deux servant de boulangerie-pâtisserie, une étant réservée à la caissière et à la vendeuse, la quatrième restait vide [!].

Nous avons déjà dit à plusieurs reprises qu'il était extrêmement difficile d'organiser avec suffisamment de secret une imprimerie dans un sous-sol, il est à remarquer qu'aucun sous-sol, fût-ce le meilleur du monde, absolument isolé de l'extérieur, ne peut préserver une imprimerie de perquisitions de la police si dans l'organisation des autres parties de l'œuvre et dans le travail journalier il a été commis de graves indiscretions.

A ce propos, voilà ce que dit le dossier du département de la Police sur l'affaire « imprimerie clandestine et bombes chargées découvertes à Tiflis dans la maison de Rostomochvili le 15 avril 1906 ».

Parmi les perquisitions faites aux environs de la ville de Tiflis, dans l'endroit appelé « Avlabor », il en a été fait une dans la propriété de Rostomachvili...

Dans le sous-sol de cette propriété, abandonnée par ses habitants trois jours auparavant... il a été découvert 7 lumières en verre, enveloppées dans des épreuves d'imprimerie, ce qui fait supposer l'existence d'une imprimerie clandestine dans cette propriété.

Cette propriété comprend, en plus d'un pavillon, deux petits hangars. En creusant avec une pelle la terre de l'un d'eux on a découvert trois bombes en bronze pleines de dynamite. Dans ce hangar il y

avait un puits maçonné, de forme ronde avec une grosse corde fixée à une poulie. Un homme descendu à une profondeur de six mètres trouva un passage sur le côté d'une hauteur de un mètre. Ce passage allait dans la direction du pavillon. Cette découverte nous poussa à creuser la terre du sous-sol du pavillon et, à une profondeur de 1 mètre 40, on atteignit un plancher de bois. Quand on enleva les planches, une ouverture apparut dans la voûte maçonnée, avec une échelle de 7 mètres 50, on descendit dans un vaste sous-sol entièrement maçonné où on découvrit une imprimeuse à un volant de genre américain, une machine « Boston » toute prête pour l'impression. Il y avait jusqu'à 40 casses remplies de caractères, des centaines de kilogr. de caractères d'imprimerie en 3 langues: russe, géorgienne et arménienne, des châssis déjà composés, des centaines de kilogr. de proclamations révolutionnaires et des brochures déjà imprimées en ces trois langues avec du papier blanc en réserve. Outre cela, il y avait un établi de graveur et 23 cachets de cuivre de différentes institutions d'Etat, ainsi que plusieurs feuilles de passeports, les unes remplies et les autres blanches. Dans un coin on découvrit une boîte en fer blanc contenant 15 livres de dynamite, à laquelle était fixé un cordon Bickford, quelques livres de cartouches de dynamite et une grande quantité de fioles contenant des liquides pour composer les explosifs. On trouva, enfouis dans la terre entre le premier et le second sous-sol, des moules en grande quantité, etc.

Des dizaines d'années se sont écoulées depuis lors, mais lorsqu'à présent on étudie cette affaire, on oublie qu'elle date de loin, qu'elle n'a plus aucune importance ; involontairement, on revit tous ces événements, on est peiné de voir que, par suite d'insouciance et de légèreté d'esprit, sombra une si grande entreprise qui avait coûté tant d'efforts et tant d'argent.

L'importance de la presse illégale était très grande pour le Parti, qui se trouvait être soit illégal soit à semi-légal. La base économique de la presse, les im-

primeries clandestines, devaient être absolument séparées de toutes les autres entreprises illégales. Les imprimeries clandestines les mieux organisées étaient si bien tenues secrètes, qu'aucun membre du Parti, fût-il membre du C.C., ne les fréquentait, s'il n'avait pas de rapports directs avec l'imprimerie ou s'il n'y était autorisé par le C.C.

Un cercle restreint ou plutôt quelques personnes seules, connaissaient l'adresse de l'imprimerie.

Nous avons vu précédemment que les travailleurs du « sous-sol » avaient rarement accès à la lumière du jour, deux fois ou une fois et demie par mois. Tout cela était naturellement connu des révolutionnaires de Tiflis ; mais la courte période de « liberté » de 1905 amena parmi les membres du Parti une certaine démoralisation, un laisser aller conduisant à l'oubli des règles les plus élémentaires de la conspiration.

En somme, que représentait une imprimerie clandestine ? C'était un laboratoire d'explosifs, un atelier où l'on chargeait les bombes, un dépôt pour les cacher et pour dissimuler la littérature illégale, un bureau de passeports, c'était, on peut le dire, un « magasin universel ». Dans de telles conditions, il était naturel que beaucoup de gens très divers y vinsent. L'imprimerie avait à sa disposition une voiture ou un cabriolet et un tas de personnes allaient et venaient transportant différentes « marchandises ».

Dans de telles conditions l'apparition de la police pour perquisitionner ne pouvait être considérée comme inattendue ou comme l'effet du hasard.

Une perquisition pouvait même ne pas amener la découverte de l'imprimerie, si le travail à l'intérieur de l'entreprise avait été effectué assez secrètement.

On aurait découvert les bombes et leurs accessoires et rien de plus.

Un relâchement du secret sous quelque rapport était toujours un indice, un symptôme que, sous d'autres rapports, tout n'allait pas comme il le fallait.

C'est ce qui se produisit ici, au cœur même de l'entreprise. Les travaux de l'imprimerie et de la fabrication des bombes s'étaient entremêlés, comme fondus en un seul. Les lumières en verre furent trouvées enveloppées dans du papier... qui n'était autre que des épreuves d'imprimerie. Elles mirent la police sur les traces de l'imprimerie. Mais celle-ci n'aurait quand même pas été perdue si les révolutionnaires, abandonnant la propriété, s'étaient souvenus du passage conduisant au puits et l'avaient muré de quelque façon. Mais rien n'avait été entrepris sous ce rapport.

Un ancien travailleur du « sous-sol » (*podpolny rabotnik*) et organisateur de l'imprimerie clandestine, Koudriachev, raconte quelle influence démoralisatrice les « libertés » ont eues sur les militants en 1905 et 1906. Parlant de l'imprimerie située à la barrière de Krestovski, découverte par la police, il dit :

L'existence du logement clandestin à la barrière de Krestovski fut dévoilée par les révolutionnaires eux-mêmes le plus imprudemment du monde et voici comment : Lorsque... dans le terrain vague, tout près du mur de la maison où était l'imprimerie (chez la vachère Tchoukhaeva), les ouvriers se réunirent et organisèrent un meeting, on entendit les discours des orateurs jusque dans la cour de l'imprimerie, les camarades qui se trouvaient à l'imprimerie, ne purent s'empêcher de lancer un paquet de proclamations dans la foule des ouvriers qui s'en emparèrent aussitôt... Dorénavant le logement clandestin de Tchoukhaeva était connu.

Les mêmes causes, d'après Koudriachev entraînent le même jour la découverte de trois imprimeries du Comité de Moscou (le 18 mars 1906).

Grâce au mouvement libérateur, écrit-il, nos camarades perdirent toute *prudence*, ils fréquentèrent les assemblées, se réunirent dans le logement de Tchoukhaeva, perdirent l'habitude du secret et anéantirent tout à fait l'œuvre.

En guise de conclusion

Notre esquisse est terminée. Nous avons décrit le plus exactement possible la vie des hommes qui se sont voués au dur et obscur labeur d'imprimeur de sous-sol. L'époque où ces hommes militaient appartient maintenant à l'histoire.

L'histoire doit garder un souvenir reconnaissant, non seulement de cette époque, mais, aussi, de ceux qui se sont sacrifiés pour l'œuvre de la révolution, pour cette révolution qui est devenue le point de départ vers une nouvelle et meilleure ère de l'humanité.

Nous estimerons que notre travail n'a pas été inutile s'il peut aider le lecteur à mieux comprendre et à apprécier l'activité et le caractère de ces hommes extraordinaires.

TABLE DES MATIÈRES

Où et comment on trouvait le matériel et les matières premières pour monter une imprimerie clandestine	3
La lutte pour le local	9
Comment on « camouflait ». Les fautes inévitables	18
Qualités exigées des « ouvriers » et des « propriétaires » des imprimeries. Leur vie.....	25
Imprimeries clandestines... à la vue de tous....	36
Comment les gendarmes et la police secrète découvraient les imprimeries clandestines	45
En guise de conclusion	55

